

Le fleuve impassible...

Robert Lévesque

Number 109, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23978ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, R. (2002). Review of [Le fleuve impassible...]. *24 images*, (109), 40–40.

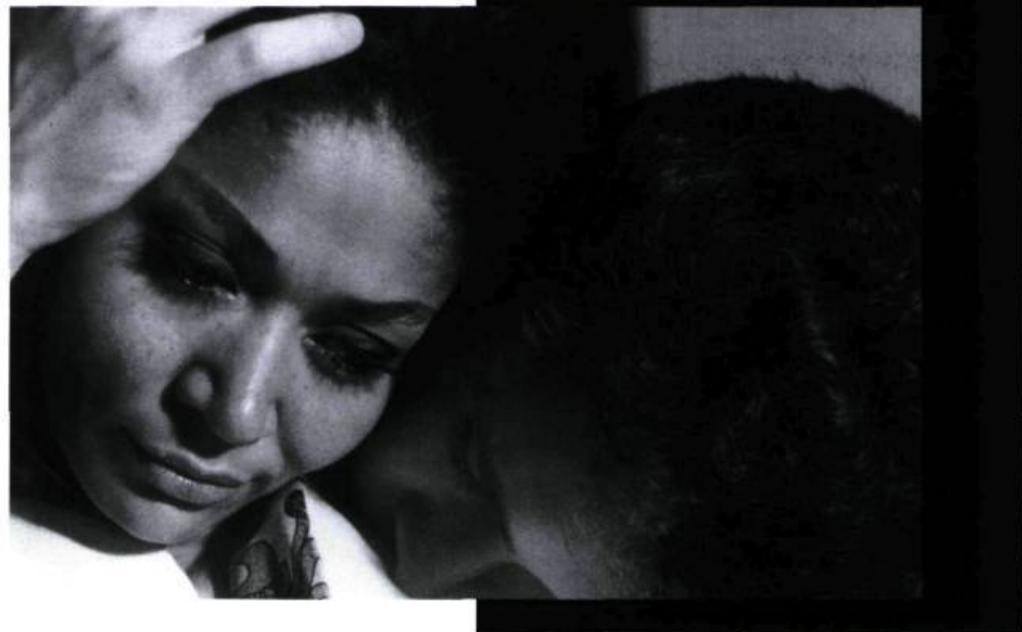
LE FLEUVE IMPASSIBLE...

PAR ROBERT LÉVESQUE

Claude Jutra a 33 ans quand il tourne *À tout prendre* et moi, ce film, j'ai 19 ans quand je le découvre, inopinément à l'affiche dans un cinéma de Rimouski, le Cartier, où l'on s'habitue aux cuisines californiennes de Doris Day, aux alcôves romaines de Lollobrigida... Automne 1963, après *The Guns of Navarone* et avant *Le gendarme de Saint-Tropez*, un film en noir et blanc se glissait dans lequel l'auteur déclarait, «solennellement» disait-il, mais en voix off: «tout amour sincère et réciproque est une lamentable chimère»...

Cette scène-là, tournée comme un thriller de Louis Feuillade, était imaginaire, le dénommé Claude fuyait (on ne savait qui ou quoi, la vie?) par un escalier de secours, poursuivi par des types qui l'abattaient comme un chien. Aussi, dans une autre scène, près du fleuve, on l'entendait dire: «un jour je m'en irai mélancolique et sombre au bout de la jetée...» Rappel de la mort d'Ophélie ou de Virginia Woolf, on entendait des glouglous...

À 19 ans, lisant Rimbaud et Sartre, Maïakovski, Apollinaire et Cendrars, Céline, Hemingway, connaissant le cinéma d'Eisenstein et de Godard, d'Ophuls, de Rivette, de Bergman et de Ford par le ciné-club — je me revois dans un salon regardant *L'année dernière à Marienbad* avec la mère de mon meilleur ami, une Bovary obèse vivant en robe de chambre —, le film de Jutra m'apparut comme un exercice de style en-deçà de ses modèles; mais, au Cartier, c'était l'ovni tombant dans un cinéma où passait la troupe de Jean Grimaldi, la grosse Manda Parent étant la vedette américaine: «ouatchez vos



Johanne Harelle et Claude Jutra dans *À tout prendre*.

amygdales», lançait-elle, la main sur l'entrejambe, circulant menaçante le long des allées...

Qu'avais-je vu dans *À tout prendre*? Les tics de la Nouvelle Vague, citations, cynisme, jeux d'objets (la locomotive avec une cigarette) et de mots («on décolle, Anatole!»), la Vespa, les airs de jazz, des mines d'intellectuel, Jutra qui feuilletait les *Cahiers du cinéma* et jusqu'au nom de la production, les Films Cassiopée..., tout sentait l'influence, un *Paris nous appartient* sans intrigue policière ni le choc politique de Budapest.

J'y allai quatre fois de suite, au Cartier, attiré par je ne sais quel mystère. Ce film était québécois sans être un documentaire ni un mélodrame. Ce film était montréalais et Montréal m'était une ville plus inconnue que Paris et Rome, que la littérature et le cinéma rendaient familières. Je ne connaissais pas Jutra alors que son film était autobiographique, disait-on. Les intellectuels n'y causaient de rien et encore moins de

Budapest. Mais des bribes du *Bateau ivre* et la façon dont Jutra disait, gravement, «ma jeunesse», la noire et lumineuse Johanne Harelle et leurs fous rires, des images de Jean Rouch à qui le film était dédié, il y avait là un charme qu'à 19 ans je nommais la sincérité, la délicatesse, puis la mélancolie...

Le voyant à répétition j'en vins à connaître par cœur la réplique, digne du meilleur Cocteau, que Jutra murmure en voix off quand Johanne lui glisse à l'oreille: «aimes-tu les garçons?» Cette réplique est inégalée: «Je ne dis pas oui pas plus que je ne dis non, ainsi s'échappe le secret que je séquestrais depuis des temps plus lointains que mes premiers souvenirs. Johanne a fait cela, de ses mains de femme elle a ramassé le plus lourd de mes fardeaux, elle m'a fait avouer l'invouable et je n'ai pas eu honte... Maintenant tout est changé car cette impérieuse aspiration, jamais assouvie, de tourment qu'elle était, a pris la forme d'un espoir...»

Plus tard j'ai connu Jutra, j'ai eu des fous rires avec lui quand en 1973 je l'accompagnai à Kamouraska pour la présentation de son film si ambitieux, et maintenant qu'il est disparu comme on le sait («mélancolique et sombre au bout de la jetée»), je pense à la fin d'*À tout prendre* quand Johanne et Victor Désy se croisent: «t'as des nouvelles de Claude? — Non...» Je viens de revoir ce film et je m'aperçois (m'en étais-je rendu compte à 19 ans?) que lorsqu'il cite le poème de Rimbaud, *Le bateau ivre*, il ne dit pas «les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais» mais «le fleuve m'a laissé descendre où je voulais»...

Je ne tiens pas *À tout prendre* pour un chef-d'œuvre et de Jutra je garde cette dernière image tragique, un souvenir pénible: il est à Times Square au coin de la 42^e Rue, le regard perdu et si inapprivoisable que je n'ose pas le saluer; c'était en 1984, deux ans avant que le fleuve, impassible, le laisse descendre... ■